

Commentaire n° 14 : [Emmanuèle Grandadam] Les frères Goncourt, 43 rue Saint-Georges

Sources : le *Journal*, le dossier accompagnant *Germinie Lacerteux, en G F*, les romans des Goncourt et leurs préfaces, *Chroniques de Maupassant, biographie des Amis des Goncourt* (internet).

Au dernier étage de cet immeuble cossu et bourgeois, les frères Goncourt, après le décès en 1662 de leur bonne, Rose Malingre, auparavant au service de leur mère, découvrent la mansarde insalubre qu'elle occupait et la double vie de celle qu'ils croyaient être un modèle de vertu. La mort de Rose délie les langues et ils apprennent, par Maria, leur maîtresse commune, que leur vieille servante, exploitée par son amant, se livrait à la prostitution et qu'après avoir failli mourir lors d'un accouchement, elle avait eu, dans le plus grand secret, deux enfants illégitimes élevés en cachette à la campagne puis morts. Bouleversés et atterrés par tant de misère qu'ils n'avaient pas voulu voir, les deux écrivains en font, en 1864, le sujet de leur quatrième roman qu'ils composent et rédigent, selon leur habitude, à quatre mains, *Germinie Lacerteux*, le premier roman naturaliste. Le couple fraternel, puis Edmond seul, s'attaquent dans leur œuvre fictionnelle à des sujets difficiles : les hôpitaux (*Sœurs Philomène*), les prisons pour femmes (*La Fille Elisa*) et la domesticité féminine avec Rose/Germinie, mais aussi le monde des artistes. Leur méthode est celle du document humain ; leurs héros, le plus souvent, travaillent à leur propre destruction. Importante, l'œuvre romanesque de ces « ciseleurs de phrases subtiles », a certainement souffert de l'univers sombre qu'ils évoquent, de la célébrité de Zola et de son style plus abordable que le leur, plus précieux.

Edmond l'aîné et Jules le cadet ont donc vécu rue saint Georges de 1850 à 1868. Ils ont d'abord occupé le rez-de-chaussée, qu'ils ont quitté ensuite pour un appartement plus fonctionnel, en arrière sur cour, dans les étages.

Sainte Beuve, leur grand ami Gavarni, et Flaubert ont à plusieurs reprises fréquenté cette adresse. Trop jeune pour avoir connu Jules et ce logement, Maupassant évoquera, dans une chronique, le fameux « grenier » du 67 boulevard de Montmorency, dans le verdoyant 16^e de l'époque, où ils déménagent en 1868, à cause de la santé de Jules, le plus jeune frère atteint de syphilis.

Rue Saint-Georges, comme à Auteuil, les deux frères, puis Edmond « veuf » - pour ses amis, « la Veuve »¹, juste retour de perfidie à celui qui en avait tant dit ² - se consacrent entièrement à l'histoire, surtout celle du XVIII^e siècle, et à la littérature. Ces historiens du présent, comme ils souhaitaient l'être, sont surtout connus pour leur *Journal*³, commencé en ces lieux peu après leur emménagement, en 1851, témoignage passionnant sur la vie parisienne, littéraire, artistique, mais aussi politique, de la seconde moitié du XIX^e siècle⁴. C'est une œuvre souvent caustique, riche en potins et critiques diverses : leur amis les plus proches, Zola, Flaubert et Maupassant ne sont pas épargnés. Mais leurs points de vue parfois extrêmes sur le plan politique⁵ ne les rendent pas toujours sympathiques.

Le grand public connaît leur nom grâce au plus grand prix littéraire français, le prix Goncourt qui figure dans le testament d'Edmond. La création de ce prix a été financée par la vente de leurs collections consacrées principalement à l'art français du XVIII^e siècle, avec des dessins de Watteau, Boucher, Fragonard ou des sculptures de Clodion, pour ne citer que quelques exemples. Toute leur vie, les deux frères ont couru les brocanteurs et antiquaires, ont « bibeloté » pour reprendre ce verbe forgé par Maupassant.

Les liens qui unissaient les frères Goncourt à Flaubert⁶, sont nombreux et transparents, avec leur ambiguïté, dans la *Correspondance* du « génie de province » avec « les bichons », et dans le *Journal*.

Rappelons que les frères Goncourt étaient à l'origine, avec Sainte Beuve et Gavarni⁷, en 1862,

¹ La mère des deux frères, qui avaient pourtant huit ans de différence, avait, à sa mort, joint leurs mains, en signe de ce lien qu'elle leur demandait de continuer. Ils vivront ensemble, écriront ensemble, auront la même maîtresse et seront enterrés ensemble au Père Lachaise.

² Dès 1874, avec la création d'une académie littéraire de dix personnes, mais il ne sera attribué qu'à partir de 1903

³ Il ne commencera seulement à être publié par Edmond, qu'à partir de 1887, et encore dans une version expurgée

⁴ Il faudra attendre 1956 pour la publication intégrale de ces textes.

⁵ Misogynes, antirépublicains, violemment anticommunards et antisémites.

⁶ Leur première rencontre date de 1857 dans les bureaux du journal *L'Artiste*.

⁷ Ils étaient convaincus que Gavarni était un des plus grands dessinateurs français. La postérité ne les a pas suivis.

des fameux dîners Magny, dîners bi-mensuels qui cesseront en 1869 à la mort de Sainte Beuve. En 1877, au restaurant Trapp, les jeunes Médanistes, sacrent Edmond un des « maîtres de l'heure » avec Flaubert et Zola.

Commentaire n° 8 [Joëlle Robert] : Tourgueneff et les Viardot, 50 rue de Douai

L'an dernier nous visitons Bougival, le domaine « Les Frênes », acquis par Tourgueneff en 1874 et où il se fit construire une Datcha. Il céda ensuite la propriété à Louis et Pauline Viardot, et la demeure « les Frênes » devint leur résidence d'été.

Aujourd'hui, nous sommes devant le domicile parisien des Viardot.

Pauline Garcia, est née en 1821 et elle débuta très jeune sa carrière de cantatrice, par suite de la mort accidentelle de sa sœur aînée, Maria Malibran, qui survint en 1837 (à 28 ans). Sur les conseils de George Sand, Pauline épousa en 1840 Louis Viardot, directeur du *Théâtre Italien* de Paris et qui avait 20 ans de plus qu'elle.

Après dix ans d'une carrière européenne, en Angleterre, Allemagne, Hongrie, Russie, [Saint-Pétersbourg, où elle rencontra Tourgueneff en 1843], la cantatrice se fixa vers 1850 à Paris, où naîtront trois de ses quatre enfants⁸.

Louis Viardot acheta alors un terrain assez excentré à l'époque, les environs de la barrière Blanche étant encore cultivés. Il y poussait des « artichauts ». Il y fit construire un hôtel particulier, parfaitement approprié à sa destination esthétique : Des salons, consacrés à la musique instrumentale et vocale et une galerie de tableaux précieux où se trouvait un orgue superbe, chef-d'œuvre de Cavaillé-Coll⁹.

Les soirées du jeudi, données par les Viardot, accueillaient alors de nombreux artistes, musiciens comme Camille Saint-Saëns, Gounod ou Berlioz, mais aussi des peintres, comme Delacroix et des écrivains, comme Dumas... On sait par sa correspondance que Flaubert l'a fréquenté quelquefois : Le 26 juin 1872, Ivan Tourgueneff écrit à Flaubert : « Je sais que vous avez assisté à une belle soirée musicale chez M^e Viardot. Il paraît que le public a été content »¹⁰. Et en 1874, Flaubert écrit à George Sand : « Je vous ai bien regretté chez M^e Viardot il y a quinze jours. Elle a chanté de *L'Iphigénie en Aulide* ! Je ne saurais vous dire combien c'était beau, transportant, enfin sublime. Quelle artiste que cette femme-là ! quelle artiste ! De pareilles émotions consolent de l'existence ! »¹¹

Tourgueneff avait son propre appartement au 2^{ème} étage de l'hôtel des Viardot, où il a vraisemblablement reçu Flaubert. Après la mort de Flaubert, Maupassant s'y est souvent rendu pour parler du « monument » Flaubert et de la publication posthume de *Bouvard et Pécuchet*. Il y allait régulièrement aussi pour parler de ses propres œuvres, de la publication de *La Maison Tellier* en 1881 et il a lu à Tourgueneff *Une Vie* en janvier 1883. En général, c'était Maupassant qui se déplaçait rue de Douai à cause de la maladie de Tourgueneff, la goutte. Tourgueneff est décédé à Bougival en septembre 1883.

Commentaire n° 9 : [Emmanuèle Grandadam] Zola, 23 rue Ballu, de 1877 à 1889

Sources : Emile Zola, Alain Pagès, 2002, Ellipse, chapitre « Logements » ; « Zola », chronique de Maupassant du 14 janvier 1882. ; Correspondance ; Journal ; Ecrits sur l'art, Zola ; Isabelle Delamotte, *Le Roman de Jeanne*.

⁸ Voir Patrick Barbier, *Pauline Viardot, Biographie*, Grasset, 2009, p. 71-106.

⁹ Voir *Ibid.*, p. 164 et suiv.

¹⁰ Lettre de Tourgueneff à Flaubert du [26 juin 1872], Flaubert, *Correspondance*, éd. Jean Bruneau, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. IV, p. 541. Édition abrégée en *Corr.*, suivi du tome et de la page.

¹¹ Lettre à George Sand, *Corr.*, t. IV, p. 795.

Zola habite à deux cents mètres de la place Clichy, dans une maison qui donne sur une impasse au délicieux charme provincial. D'abord installé au 2^{ème} étage de la rue Ballu, il descend, quatre ans plus tard, au premier étage, au-dessus de l'entresol. L'écrivain y réside d'avril 1877 à octobre 1889 (de 37 ans à 49 ans), période clef de sa maturité artistique : pendant ces douze années, il publie dix des volumes des *Rougon-Macquart* (soit la moitié). Il a emménagé là quelques mois après le premier succès de scandale autour de *L'Assommoir* suivi par une formidable notoriété. Il enchaîne, pendant ces années rue Ballu, ses plus grands romans : *Nana*, en 1880¹², la même année que *les Soirées de Médan*, *Pot Bouille*, *Le Bonheur des dames*, *Germinal* et *L'Œuvre*.

C'est là qu'ont lieu les fameux « Jeudi » qui réunissent les fidèles.

Accrochés aux murs de l'appartement, le célèbre portrait de Manet (peint en 1869), des tableaux de Guillemet, de Monet, de Pissarro et de son ami d'enfance Cézanne¹³ témoignent de l'amour et de l'intérêt de Zola pour l'Impressionnisme et nous rappellent les campagnes qu'il a menées dans la presse pour sa reconnaissance.

Dans la salle à manger, une immense volière, ailleurs un mobilier très éclectico-hétéroclite : bureau Louis XIII, fauteuil Louis XIV, bibliothèque Louis XVI, au-dessus d'une porte un devant d'autel italien du XVII^e siècle¹⁴, aux fenêtres des vitraux d'église. Les avis sont partagés : Maupassant admire « ce fougueux ennemi des romantiques [qui] s'est créé [... une des] plus romantiques des demeures¹⁵ ; les Goncourt parlent d'un mobilier de « parvenu fastueux »¹⁶.

Mais l'appartement n'est pas grand et Zola rêve de campagne : Guillemet l'oriente¹⁷ vers Triel et, écrémant la région, quelques mois après son emménagement rue Ballu, Zola tombe sous le charme d'une « cabane à lapins » à Médan :

Ennemi du monde et du bruit, il ne quitte presque plus Médan, où il reste enfermé neuf mois sur douze¹⁸.

Le couple quitte la rue Ballu en 1889 (un mois après la naissance de Denise née de la longue liaison de l'écrivain avec Jeanne Rozerot) et s'installe rue de Bruxelles, dernier logement de Zola, non loin, là encore, de la gare St Lazare¹⁹, où habitait Jeanne.

Degas reprendra l'appartement de Zola.

¹² C'est rue Ballu, que Zola, en décembre 1878, lit *Nana* à ses jeunes amis. Maupassant, peu enthousiaste, relate la soirée à Flaubert et critique la composition du roman faite pour lui d'une juxtaposition de chapitres. Lettre à Flaubert du 2 décembre 1878.

¹³ Une lettre tout récemment trouvée remue le monde des Zoliens car elle invalide la prétendue brouille, devenue légendaire, qu'auraient eue Zola et son ami d'enfance en 1886, après la publication de *L'Œuvre*.

¹⁴ Drôlerie d'Edmond à propos de ces objets religieux : « un mobilier qui a un peu l'air d'un héritage par Zola d'un cardinal vénitien, mais où tout ce décrochez-moi-ça *cathédraleux* fait un drôle d'entour à l'auteur de *L'Assommoir* et de *Nana* ». Journal, 2 avril 1891, t. III, 1889, p. 568.

¹⁵ « A Paris, sa chambre est tendue de tapisseries anciennes, un lit Henri II s'avance au milieu de la vaste pièce éclairée par d'anciens vitraux d'église¹⁵ qui jettent leur lumière bariolée sur mille bibelots fantaisistes, inattendus en ce lieu. Partout des étoffes antiques, des broderies de soie vieillie, de séculaires ornements d'autel ».

Chronique sur Zola du 14 janvier 1882

¹⁶ *ibid*

¹⁷ Pagès, *Zola et le groupe de Médan*

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ D'abord rue St Lazare, puis rue Taitbout, puis rue du Havre. Isabelle Delamotte, *Le Roman de Jeanne*